

« Une vraie femme, c'est toujours Médée »



« Une vraie femme, c'est toujours Médée[1] »

Texte présenté lors de la séance de l'Atelier de lecture de l'ACF à la Réunion- Avril 2021

C'est à la fin de son texte « Mèrefemme[2] » que Jacques-Alain Miller fait référence à la figure de Médée. Il dit ceci : « [...] Médée, c'est le memento qu'il faut pour faire se souvenir à l'homme endormi [...] que la féminité ne s'éteint pas dans la maternité. Ce pauvre con de Jason croyait que sa femme l'aimait comme une mère ![3]»

C'est en prenant pour exemple cette figure de la mythologie grecque qu'il va écrire dans « Médée à mi-dire », cette phrase : « Une vraie femme, c'est toujours Médée ». C'est Lacan qui, le premier, introduit cette notion de « vraie femme[4] ».

Mais alors, qu'est-ce qu'une « vraie femme » ? D'un point de vue analytique, nous dit J.-A. Miller, « une vraie femme n'est pas la mère[5] ».

Soit ! La mère c'est celle qui a, c'est l'Autre de la demande, c'est l'abondance. En revanche, une « vraie femme », telle que Lacan en fait miroiter l'existence éventuelle, c'est celle qui n'a pas, c'est l'Autre du désir, c'est celle qui, « de ce « n'avoir pas », fait quelque chose[6] ».

Alors en quoi Médée illustrerait-elle « une vraie femme » ?

Le mythe de Médée, version courte !

Médée est la fille du roi de Colchidie qui détient la Toison d'Or. Elle est donc à la fois d'ascendance royale mais possède également de nombreux pouvoirs magiques qui font d'elle en quelque sorte une sorcière.

Lors de la venue des Argonautes en Colchidie, qui sont à la recherche de la Toison d'Or, elle tombe éperdument amoureuse de Jason. On parlerait aujourd'hui de coup de foudre : elle le voit, elle l'aime et elle le veut ! Médée, par amour pour Jason, est alors prête à tout pour l'aider dans cette conquête, quitte à trahir son père. Une fois la Toison d'or en leur possession, Médée s'enfuit alors avec Jason, non sans assassiner et dépecer au passage son propre frère !

Revenus en Thessalie, le roi Pélias refuse le trône à Jason malgré sa réussite dans la quête de la Toison d'Or. Usant de ses pouvoirs magiques, Médée parviendra à le faire assassiner puis manger par ses propres filles !

Médée et Jason se réfugient ensuite à Corinthe où ils auront deux enfants. Au bout de quelques années, Jason répudie Médée pour épouser Glaucé, la fille du roi.

Comment Médée réagit à ce *laisser-tomber* de Jason ?

Médée aurait pu tuer Jason, ce qu'il redoute quand il s'aperçoit que Médée est passablement contrariée qu'il l'ait trompée. Or ce n'est pas ce qu'elle va faire. Elle va opérer autrement : elle va sacrifier, tuer les deux enfants qu'elle a eus de Jason.

En agissant ainsi, elle s'en prend à ce qu'il a de plus précieux, sa descendance en tant que ses enfants l'inscrivent dans la chaîne symbolique de la filiation, de la transmission à partir du nom. Est-ce qu'on peut dire que quand Médée tue

ses enfants, ce n'est pas l'acte de la mère ? Car ses enfants elle les aime, « [...] mais pas au prix de consentir à n'être que leur mère, déchue de la place qu'elle tenait du désir de l'homme qui est le sien. L'acte féminin [...] est d'arracher le plus précieux, l'agalma[7]. »

Par vengeance, Médée vient ébranler le nom de Jason, ce qui pourrait lui succéder, en quelque sorte son avenir. D'ailleurs, elle ne s'arrête pas là : elle tue aussi l'amante de Jason, le privant encore de toute descendance possible. J.-A. Miller le formule ainsi : « Du même coup, elle frappe l'homme dans sa béance. Son acte, en effet, n'est pas le soin ; son acte n'est pas de nourrir l'homme, ni de le protéger, c'est de le frapper ; sa menace, de pouvoir toujours le faire[8].»

Et Médée ne s'arrête pas là !

D'abord quand Jason lui demande de lui rendre les corps de ses enfants pour les enterrer, elle refuse et les emmène avec elle sur un char, le privant ainsi de sépulture où son nom aurait pu figurer. Ensuite, en tuant l'amante de Jason, le privant ainsi de la possibilité qu'elle lui donne des enfants à son tour.

Donc, certes elle lui laisse la vie sauve mais lui « pourrit » son avenir. Chez Médée, on peut dire que la vengeance se situe sur le versant de la haine (envers de l'amour) et vise le sujet et pas la personne.

Médée : logique du tout *versus* logique du *pas tout* ?

On peut dire qu'en tant que mère, Médée répond à la logique phallique : elle donne des enfants à Jason, il est père, elle est mère, c'est la logique de la descendance, de la succession, de la filiation. C'est une logique du tout.

Mais ce qu'on constate, c'est que bien qu'elle semble prise dans cette logique phallique, elle ne recule pas à sacrifier

« ses objets phalliques[9] », ses enfants, ce qui la faisait mère donc, quand Jason la « laisse tomber ». Une fois la « mère drainée », il semble qu'il reste une femme, une femme certes haineuse dans le cas de Médée !

« Une vraie femme », dit J.-A. Miller, « c'est le sujet quand il n'a rien – rien à perdre. Une vraie femme, à la mode de Lacan, ne recule devant rien, devant aucun sacrifice, quand le plus précieux est en jeu – devant rien, là où l'homme, obnubilé, empêtré par ce que lui a à perdre, ne s'avance pas, détourne le regard, passe à autre chose. Et c'est ce qui faisait dire à Freud : les femmes n'ont pas de surmoi[10]. »

Il semble que pour Médée, comme le dit J.-A. Miller, « les enfants n'aient pas si bien leurré en elle le désir d'être le phallus[11] ».

Donc, au sein d'une même femme, Médée, apparaît « [...] un fonctionnement qui dissocie une logique universaliste qui l'inscrit dans le registre des lois humaines (celles du père et de la transmission), et une logique d'un autre ordre, qui, dans cet exemple-là, est à la fois la logique de l'amour et de la haine – l'amour versus la haine[12]. » C'est parce qu'elle aime Jason qu'elle agit ainsi, c'est donc une logique de l'amour, une logique du registre du *pas-tout*, qui signe l'absence d'universalité du féminin.

Pour conclure

Je reprendrai les propos de J.-A. Miller : « Médée ne voulait pas être mère sans être en même temps l'Autre femme. Il peut arriver qu'une maternité éteigne chez une femme la féminité. Cela se rencontre. Mais que la mère reste toujours femme, un homme ne l'oublie qu'à ses risques et périls[13]. »

[1] Miller J.-A., « Médée à mi-dire », *La Cause du désir*, n°89, 2015, pp. 113-114.

[2] Miller J.-A., « Mèrefemme », *La Cause du désir*, n°89,

2015, pp. 115-122.

[3] *Ibid.*, p. 122.

[4] Jacques Lacan emploie cette expression à la page 761 de « Jeunesse de Gide, ou la lettre et le désir » (Écrits, Paris, Seuil, 1966).

[5] Miller J.-A., « Médée à mi-dire », *La Cause du désir*, n°89, 2015, p. 113.

[6] Miller J.-A., « Médée à mi-dire », *La Cause du désir*, n°89, 2015, p. 113.

[7] Miller J.-A., « Médée à mi-dire », *La Cause du désir*, n°89, 2015, p. 114.

[8] *Ibid.*

[9] Brousse M.-H., « Qu'est-ce qu'une femme ? », *Le Pont freudien*, conférence prononcée au Canada en avril 2000, disponible sur internet.

[10] Miller J.-A., « Médée à mi-dire », *La Cause du désir*, n°89, 2015, p. 114.

[11] Miller J.-A., « Mèrefemme », *La Cause du désir*, n°89, 2015, p. 122.

[12] Brousse M.-H., « Qu'est-ce qu'une femme ? », *Le Pont freudien*, conférence prononcée au Canada en avril 2000, disponible sur internet.

[13] Miller J.-A., « Mèrefemme », *La Cause du désir*, n°89, 2015, p. 122.